

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

JOURNAL POLITIQUE, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, excepté le lundi et le lendemain des fêtes. Les Articles, Lettres et Avis doivent être adressés à M. JH. REYNAUD, propriétaire gérant. On souscrit au Bureau du journal, rue de las Camaras N. 148 et à la librairie de M. Hernandez, rue du Vingt-Cinq Mai, N. 238. Prix de l'abonnement. TROIS PIASTRES par mois.

MONTEVIDEO.

25 OCTOBRE 1830.

Plusieurs lettres venues par l'Adèle et Julie du Havre, quoi que d'une date un peu ancienne (28 et 30 juillet) et provenant de personnes qui s'intéressent essentiellement à la question de la Plata, nous ont été communiquées. Il en résulte que M. le président de la république et le ministre seraient d'accord pour expédier promptement un renfort important à Montevideo, dans la conviction qu'ils ont maintenant de l'efficacité des moyens diplomatiques et de conciliation employés jusqu'à présent; ils n'attendent plus rien, écrit-on, des négociations avec Rosas. — « Cependant, ajoute-t-on dans une de ces lettres, le Prony qui doit nous apporter la paix ou la guerre n'a pas encore paru. »

Une autre de ces lettres dit en post scriptum : « Le Camoens est arrivé hier au Havre, il nous apporte des nouvelles de Buenos Ayres jusqu'au 25 mai. M. Lepredour n'a encore rien terminé, et cependant il est à Buenos Ayres depuis 45 jours ! »

Enfin l'une de ces lettres, nous remet la copie suivante d'une note adressée par M. Lelong, Délégué des Français de la Plata, à M. le ministre des affaires étrangères, en date à Paris du 27 juillet, elle est aussi conçue :

M. LE MINISTRE

Dans l'audience que vous avez bien voulu m'accorder le 15 de ce mois, j'ai eu l'honneur de vous exprimer mes inquiétudes au sujet de l'omission qui existait dans le nouveau projet de traité avec le gouverneur de Buenos Ayres, de toutes stipulations garantissant la liquidation des indemnités nombreuses et importantes, dues à nos compatriotes pour les pertes que le général Rosas et ses agents leur ont fait éprouver.

Vous avez compris que l'abandon de ces justes réclamations causeraient un préjudice notable à des intérêts légitimes, et qu'il porterait une grave atteinte à la puissance de la France, et à la protection que les français

sont en droit d'attendre dans tous les pays, de la grande nation à laquelle ils sont fiers d'appartenir.

Cependant M. le ministre, les nouvelles que je reçois de ceux qui m'ont confié la défense de leurs intérêts, viennent malheureusement confirmer nos tristes prévisions.

J'ai l'honneur de vous remettre l'extrait d'une lettre que j'ai reçue à la date du 22 avril, d'un honorable négociant qui a éprouvé des pertes considérables, dont le propriétaire ont été pillés, qui a été incarcéré, qui a subi toutes sortes de mauvais traitements. Ses réclamations avaient été admises par la commission, instituée en vertu du traité Mackau, mais la décision de la commission fut annulée par un décret du général Rosas.

J'avais donc rempli un devoir impérieux et concien- cieux en publiant une lettre qui fixait l'attention du public et surtout des hommes chargés de défendre et de protéger nos compatriotes, sur les craintes que le projet de traité m'inspirait; mais je puis encore une fois vous assurer, monsieur le ministre, que la pensée d'une démarche hostile contre vous n'est pas entrée dans mon esprit.

Je suis convaincu que vous ne consentirez jamais à sacrifier, à la répugnance de tirer quelques coups de canon contre le despote de Buenos Ayres, les justes réparations qu'il doit à nos compatriotes; les intérêts sont sacrés, l'honneur et la considération de la France qui vous sont si chers, sont engagés dans cette question.

J'ai reçu aussi des réclamations pour des faits postérieurs à l'invasion du territoire oriental par l'armée argentine sous le commandement d'Orbe. Des français établis dans la campagne ont été chassés de leur propriété par représaille de l'intervention française en faveur de la république de l'Uruguay, dont elle a garanti l'indépendance.

Et ces malheureux réfugiés à Montevideo, en proie à la plus affreuse misère, ont encore à supporter la privation qu'on leur impose d'une partie des secours qui les empêchaient de mourir de faim.

Voici la copie de la lettre que je reçois de trois es-

timables concitoyens qui les premiers, sous la promesse de la protection de la France, avaient formé de vastes établissements agricoles dans ces contrées.

C'est avec la même confiance que j'attends de votre justice et de vos sentiments vraiment patriotiques, le redressement des torts graves et nombreux qui sont imputés à la politique. Votre sage prévoyance, j'en suis convaincu aura recueilli des renseignements semblables à ceux que je pourrais fournir si vous me les demandiez.

Plén de déférence pour vous, M. le ministre, persuadé que les abus criants dont se plaignent nos compatriotes de Montevideo, seront bientôt réprimés, je me suis bien gardé en leur donant de la publicité, d'envenimer encore la discussion d'une affaire que vous voulez terminer d'une manière équitable et honorable. Ce sera un des actes les plus glorieux de votre administration.

M. le ministre de la marine a dû recevoir dernièrement d'un capitaine de la marine marchande un rapport sur les vexations auxquelles sont soumis surtout les navires français qui fréquentent le port de Buenos Ayres. Cela promet pour l'avenir.

J'aurais aussi beaucoup de détails à vous donner sur les bénéfices du commerce français avec Montevideo, et sur le côté d'avantages qu'il trouve même en ce moment à Buenos Ayres, malgré le blocus de Montevideo, puis que Rosas ne reçoit pas les batiments qui ont touché à ce point.

Je vous expliquerais comment il se fait que la population française est empêchée de retourner de Buenos Ayres, à Montevideo. Rosas après avoir existé l'émigration et avoir permis à tous les batiments de la faciliter, n'accorde plus qu'à un seul navire *La Fama*, bâtiment Surde de faible dimension, le privilège du transport des voyageurs de Buenos Ayres Montevideo.

J'ai l'honneur etc, etc.

J. LE LONG.

FANATISME ET SACRILEGE.

Une lettre de Buenos-Ayres, en date du 16 de ce mois, écrite

Feuilleton du PATRIOTE FRANÇAIS.—Du 26 octobre 1830.

LA BONNE AVENTURE

OU
MÉRITE ET FORTUNE.

La bonne aventure
O gué,
La bonne aventure!

IX.

LA PREDICTION.
(Suite et fin.)

—Elle ne travaillait que pour la forme, afin de mieux vous tromper sur ses intentions.

—Chère enfant!... je gage que c'est à elle que nous devons le bonheur dont nous jouissons actuellement?

—En doutez-vous?

—Comment c'est elle qui... Mais par quel moyen... —Avec de ce qui se compte. Etes vous donc assez vertueux pour en être encore à savoir qu'avec de l'argent ont fait des grands hommes du jour au lendemain? Vous, vous l'êtes doublement, puisque vous l'êtes par le vil métal que nous adorons tous, et par le talent.

—Monsieur Gardou, vous vous gaussez d'un pauvre homme. C'est mal. Mais dites moi, comment se fait-il que, sachant ce qu'il en était, Georgette ait entretenu Paul dans ses espérances de mariage?

—Hé! la pauvre enfant ignorait quels liens l'attachaient à vous. Elle ne l'a su que par une lettre olographe de sa

mère. Jusque-là, dirigée cependant par la comtesse, elle ne croyait protéger en votre personne qu'un grand artiste, un homme de bien et de génie.

Isseauva, le cœur délicieusement ému, ne disait plus mot. Il se délectait dans son âme. Les révélations du notaire avaient pour lui une saveur dont il avait bien rarement goûté les bienfaits.

Ces mots le sortirent de sa douce torpeur.

—A quand le départ?

—De qui? demanda le père en relevant la tête.

—De Paul, pardieu!

—Mais il ne part pas.

—Vous ne voulez donc pas recevoir chez vous votre fils?

—Dieu du ciel! au contraire.

—Eh bien! alors, vous savez bien qu'il n'y a rien de tel qu'un voyage pour calmer la plus violente passion. C'est une douche infallible.

—Pardou, monsieur Gardou, je connais un meilleur moyen.

—Moi.

—Vous.

—Voyons?

—C'est de marier les deux amoureux.

—Le frère et la sœur?

—Non le cousin et la cousine. Attendu, monsieur Gardou, que Paul n'est que mon fils d'adoption, le fils de ma pauvre vous savez la boiteuse.

—Ca hérisse Fage?

—Elle même. Et vous allez faire le contrat, monsieur Gardou, entendez-vous bien, sur-le-champ, sans perdre une minute.

XII.

FINIS CORONAT OPUS.

Six mois après l'événement que nous venons de rapporter, —le temps d'écrire à Rome pour obtenir une dispense et remplir les formalités nécessaires, —Paul, rom- pant à tout jamais avec la fièvre et le quinquina, conduisait Georgette à l'autel. Et il fallait les voir comme ils étaient tous les deux pimpants, alègres, expansifs, charitables, généreux, bons pour tout le monde, et comme ils firent chanter les violons!

Ce fut, dit-on, ce soir-là, que le père demanda à la ménagère si, dans son jeune temps, il avait été, comme son fils, plein de fièvre et de feu.

La réponse ne nous est pas parvenue.

Isseauva, tant était grand son bonheur, eût consenti, je crois, à embrasser M. Lelong. Dans le cœur où règne la joie, il n'y a plus de place pour la haine. Les gens heureux n'ont pas grand mérite à se montrer pleins de miséricorde.

Dans la même soirée, dit on encore, Georgette, rouge comme une cerise, demanda également à Paul : « N'avais- je pas raison de vous dire : —A qui sait attendre tout vient à point. »

par une personne qui venait d'arriver de la COLONIA-DEL-SACRAMENTO (territoire d'Oribe), et communiqué au journal le « Comercio del Plata », contient les détails suivants :

» Malgré l'état de ma santé, je me suis hâté d'abandonner cette malheureuse ville (la Colonia) où il n'est plus possible de vivre tranquille. L'EFFERVESCENCE était très-grande : on criait contre les jacuhisiens (les partisans du baron de Jacuhy) les bananes et les macaques (les Brésiliens). Le bataillon Rincon y tenait garnison ; mais c'est un vrai martyre que d'être témoin de ce qui se passe par là. Il est rare qu'un jour se passe sans que la bastonnade soit administrée largement. Ils ont fusillé ou plutôt assassiné deux nègres et enchaîné deux officiers qu'ils ont envoyés à Oribe, après les avoir tenus pendant dix-sept jours dans une espèce de guérite.

» Un moine est mort dernièrement et pour l'enterrer, ils retinrent et abandonnèrent sur le sol. Ils mirent le moine à sa place, et en disant qu'ils regrettaient beaucoup de le placer dans un lieu où avait reposé un SAUVAGE PIRATE FRANÇAIS (textuel). Je ne sais trop ce qu'en dirait M. Lepredour s'il le savait ; bien que cet acte de barbarie ne doive pas étonner de la part des sauvages qui ont déterré au Cerro-Largo, et dispersé dans les champs, les ossements du général Aguiar.

» Il y a peu de commerce, mais en revanche, des vols en grand. On ne rencontre dans les rues que des soldats aussi mal vêtus qu'insolents. La capitainerie du port fait éprouver chaque jour de nouvelles vexations.

LES SPOILIATIONS LÉGALES DU GÉNÉRAL ORIBE.

Il résulte d'une série d'états statistiques et autres documents officiels publiés par ordre du gouvernement impérial, dans le « Jornal do Comercio » de Rio-Janeiro, que les Brésiliens possèdent dans la république de l'Uruguay, vers les frontières Nord et Est seulement, 276 ESTANCIAS formant une superficie de 1150 lieues carrées ; et que sur ce nombre d'estancias possédées par des résidents Brésiliens, sur le territoire occupé par les forces d'Oribe, 101 se trouvent séquestrées par son ordre, et que 87 ont été abandonnées de leurs propriétaires, par suite des persécutions exercées contre eux ; total 188 estancias, réunissant ensemble 214,000 têtes de bétail de la race bovine, 15,950 chevaux et (autre espèce de bétail) 49 esclaves ; sans compter les animaux de 17 estancias séquestrées ou abandonnées vers les frontières du Yaguaron et de Bage, sur le nombre desquels on manque de détails officiels.

NOUVELLES DE BUENOS AYRES

Extrait d'une correspondance adressée au *Comercio del Plata*, sous la date du 21 du courant.

Les faillites et la débâcle sont effrayantes : elles montent déjà à cinquante millions et elles doubleront ce chiffre ; à moins d'un miracle inespéré. Rosas rit beaucoup de ces bagatelles.

On prépare pour le général Guido la maison qu'il occupait avant d'aller à Rio Janeiro, et il est probable qu'elle lui sera offerte toute meublée, aux frais de l'Etat.

Aux uns, Rosas dit que la guerre avec le Brésil est déjà déclarée de fait. Aux autres, il déclare sans mystère, de manière à ce que cela soit répété et circule :

Paul, assurément, doit aussi répondre à cet appel, mais comme on ne nous a point appris en quels termes nous garderons la même mesure envers vous.

Le lendemain, un voisin disait au potier :

— J'espère, maintenant, que vous allez vous rendre à Paris pour y recevoir le baptême de l'illustration.

Pas du tout, répondit l'artiste, je reste ici. Loin de mon atelier, que voulez-vous que je fasse ? Un arbre à fruits de cinquante ans ne se transporte plus. Il meurt ou il a pris pied.

— Au moins, votre atelier, changez-le d'emplacement.

— Pourquoi cela ?

— La Loire...

— Ah ! oui, c'est vrai, la Loire, c'est parfois gênant. Mais M. le maire nous a promis de faire exhausser la vau de plusieurs pieds. Nous ne la craignons plus.

STANISLAS BELLANGER.

FIN.

qu'il n'est pas assez naïf pour songer à faire la guerre, à moins qu'on ne le provoque, et que ce qui s'est passé à la salle des représentations et ailleurs n'était que pour faire du bruit. Il veut se réserver aussi une porte de derrière, à tout événement, pour faire ou ne pas faire. La vérité est qu'il ne peut pas en ce moment, quoi qu'il le désire vivement depuis long-temps.

A l'appui de cette opinion, qui est aussi la nôtre, le correspondant du *Comercio* dit que le général Guido s'est entendu, pendant son séjour à Rio Janeiro, avec le chargé d'affaires de Naples résidant en cette ville, et a passé avec lui un contrat moyennant lequel on doit enrôler et envoyer ici (à Buenos Ayres) cinq mille Siciliens... (pour les vêtir, sans doute!)

On ne connaît pas encore bien les conditions du contrat, mais on sait que ces volontaires doivent être des jeunes gens robustes et aptes au service des armes, que après la guerre, ou après un certain nombre d'années de service, on leur distribuera des terres ; et que les frais de passage seront au compte du gouvernement napolitain.

Ce contrat fut envoyé par M. Guido, à Buenos-Ayres, il y a trois ou quatre mois, et après avoir reçu l'approbation de l'illustre restaurateur et avoir été renvoyé à Guido, le susdit chargé d'affaires de S. M. Fernando, est parti pour Naples, parce que le contrat porte qu'il doit y aller en personne, pour hâter l'exécution de ses clauses.

A cette occasion le correspondant s'écrie : hé bien ! que direz-vous de notre fameux américain, envoyant chercher des soldats européens ? Vous pouvez, pourtant, regarder le fait comme certain. Je crois aussi, sans toutefois l'affirmer, que notre américain a entre les mains un autre contrat analogue, destiné à enrôler quelques milliers d'Irlandais.

En attendant, on continue dans le parc d'artillerie, avec activité, quoique le plus secrètement possible, les travaux et préparatifs de guerre, la construction des affûts et autres objets de matériel, mais on fait dire dans le public que les bois qui s'achètent pour ces objets sont destinés à construire des chariots.

On prépare et l'on est sur le point de terminer six mille habillements complets pour Ignacio Oribe (frère du légal).

Rosas envoie continuellement au Cerrito des munitions de guerre.

La maison italienne de Corti, Francischely et compagnie a reçu d'Anvers, par un bâtiment de commerce arrivé à Buenos Ayres le 18 de ce mois, une grande quantité de boulets et de bombes.

On dit que l'illustre restaurateur n'a pas été très-enchante de voir le vapeur le *Prony* toucher à Rio Janeiro, en allant en France.

Les jeux et les ris ont disparu subitement de la *Babyone* argentine : après la fermeture du tripot connu sous le nom de *Camuati*, voilà qu'on ferme les portes de l'opéra. La *Pretti* s'en va, qu'elle désolation !

NOUVELLES DU BRÉSIL

Une correspondance de *Porto-Allègre* (capitale de la province de Rio Grande du sud,) dément positivement le bruit qui avait circulé, de la prohibition faite par le président d'exporter à Montevideo du bétail sur pied. Elle affirme qu'un pareil ordre n'a jamais été donné.

Le Colonel Bitancourt est allé prendre le commandement de la garnison de *Yaguaron* (frontière Est de la Bande Orientale).

L'assemblée provinciale de Rio Grande s'occupe d'un projet, qui allait être examiné en troisième discussion, prohibant l'introduction des esclaves sur le territoire destiné aux colonies actuellement existantes, ou qui existeront, sans en excepter celles qui seraient fondées par des particuliers. Il sera en outre perçu, sur chaque esclave qu'on introduira dans la province, une taxe de 32,000 reis (42 fr.) applicable aux frais de colonisation. On en exceptera, toutefois, les esclaves qui forment les équipages des navires, ceux du service domestique des personnes qui iraient résider temporairement dans la province, et enfin ceux qui, se trouvant à présent sur ce territoire et s'en absentant avec leurs maîtres, reviendraient avec ces derniers, ou seraient renvoyés par eux dans le délai d'une année.

Le *Jornal do Comercio* de Rio-Janeiro du 3 de ce mois dit qu'il est autorisé à déclarer que M. le comte de Caxias n'a point l'intention de faire un voyage en Europe comme on l'avait annoncé, et que ce bruit est par conséquent sans aucun fondement.

(Comercio del Plata.)

FRANCE.

ASCENSION AERONAUTIQUE EQUESTRE.

EXECUTÉE PAR M. LEPOITEVIN.

Depuis une semaine environ, la population parisienne s'était vivement émue d'une grande affiche représentant un ballon offrant, sur une large ceinture, les signes du zodiaque, et enlevant au lieu de nacelle, un cheval fringant monté par un jockey anglais. Les uns s'étonnaient, les autres niaient, le plus grand nombre désirait voir l'expérience, tout en doutant fort qu'elle eût lieu.

Aller en ballon, c'était déjà fort joli ; y aller à cheval, c'était trop fort. Aussi malgré un abominable temps, malgré le vent, la pluie et la poussière, une foule immense se portait, hier, vers le Champ-de-Mars. Mais au lieu d'y pénétrer en payant la légère contribution demandée par l'aéronaute, elle s'échelonnait sur les quais, sur la colline de Chaillot et dans tous les endroits où l'on avait une vue quelconque sur le champ-de-Mars. Un assez grand nombre de voitures et de curieux moins avarés se pressaient autour de l'enceinte, ou se gonflait un énorme ballon d'une dimension réellement colossale. A plusieurs reprises, la pluie tomba par torrents sur les assistants, et pas un ne songeait à s'éloigner, tant il y avait d'attrait dans cette attente.

Quelques-uns, les plus lettrés parmi les spectateurs, se souvenaient bien vaguement de Bellorophon et de Pégase de Roger et de l'hippogriffe, mais c'était si mythologique, si lointain, que l'ascension de M. Lepoitevin avait réellement toute la valeur de la priorité ; on parlait bien au-ssi d'une ascension que nos pères auraient vue, mais dans celle-là le cheval était sur une plate-forme.

Vers quatre heures, on vit un charmant double poney gris pommelé, d'une grande vivacité, faire le tour de l'enceinte avec une selle du genre dont on se sert pour monter les sauteurs entre les piliers ; une toile sous le ventre, des courroies de cuir l'entouraient et semblaient l'impatienter au plus haut degré. Toute l'attention se tourna sur le pauvre animal qui semblait voué à une mort certaine. On se souciait peu de l'homme qui allait là volontairement ; mais le cheval, pris bien contre son gré dans ce traquenard dangereux, semblait une pauvre victime offerte en holocauste à l'orgueil et la témérité de l'homme.

Le vent était épouvantable, le ballon roulait et se tortillait dans des convulsions telles qu'il paraissait devoir éclater à chaque instant. On ne pouvait croire qu'un homme oserait jamais s'élever dans les airs au milieu de pareilles bourrasques ; lorsqu'après deux heures d'attente, vers six heures dix minutes, M. Lepoitevin en costume de jockey, casaque orange, culotte blanche, enfourcha résolument sa monture, attachée préalablement par de forts crampons au-dessous d'une espèce de corbeille qui portait son lest, jamais plus vive émotion ne nous étreignit qu'au moment de ce départ.

Au moment du départ, la corde de la soupape échappa aux mains de l'aéronaute et le vent l'enleva au milieu des cordages. Une seconde plus tard, le ballon était lâché et sa corde de soupape, pour laisser échapper l'hydrogène, ou ne peut plus descendre, ou si l'on descend, ce n'est que lorsque l'hydrogène a filtré au travers de la soie gommée, et comme cette endossement n'a lieu que lentement, le malheureux Lepoitevin eût été perdu. Enfin, ayant rattrapé sa corde, profitant d'un moment où le vent tombait un peu, l'aéronaute donna le signal, les mains s'ouvrirent, et le ballon parut comme une flèche dans la direction de l'Ecole militaire.

Voici maintenant, l'analyse du rapport fait par M. Lepoitevin lui-même :

« Le bouleversement atmosphérique n'a pas permis à l'aéronaute de vérifier la force ascensionnelle du ballon ; mais il l'a évaluée par supposition, et a été d'abord heureux de la sentir assez forte pour s'élever sans rencontrer d'obstacles sérieux des coups de vent qui, souvent, se déterminent de haut en bas.

« Bientôt il s'est aperçu que la force ascensionnelle était trop forte, car, en peu de minutes, l'aérostat était arrivé à une hauteur trop considérable pour le cheval, qui commençait à perdre beaucoup de sang par la bouche ; phénomène qui s'explique naturellement par la rupture de l'équilibre entre la pression intérieure et la pression extérieure ou atmosphérique. L'on sent d'ailleurs que, par sa construction particulière, l'homme est moins subitement incommode de brusque défaut d'équilibre que les animaux.

« M. Lepoitevin a traversé plusieurs courants opposés, qui lui ont occasionné un mouvement de rotation presque continu, et arrivé dans ces hautes régions, il a éprouvé une sensation de froid d'autant plus vive, qu'il n'était qu'à une

fort légèrement vété.

« Au-dessus des nuages, l'aéronaute a vu plusieurs arcs-en-ciel et d'autres phénomènes de décomposition des rayons solaires. Une relation de ces observations sera sans doute, publiée et communiquée aux membres de l'Académie des sciences.

« Vers sept heures, M. Poitevin s'est disposé à opérer sa descente, qui s'est effectuée graduellement et sans secousse notable. En trois quarts d'heure, il s'est trouvé très près de la terre, mais sans pouvoir aborder : ses ancres accrochaient en vain les gazons des prés, les moissons et les arbres fruitiers qu'ils émondaient ou qu'ils déracinaient. L'impulsion restait trop forte, et rien semblait ne pouvoir arrêter cette course terre à terre. Lorsqu'à près un trajet de plus d'une heure le ballon se dirigea vers le bois appelé de Villemain, près de la forêt de l'Echelle, commune de Grisy, canton de Brie-Comte Robert (Seine-et-Marne). Pendant tout ce parcours, le pauvre cheval rasait les champs : il tondait avidement les extrémités de moissons ou savourait les feuillages des cimes des grands chênes sur lesquels planait l'aérostat.

« Enfin, M. Poitevin a eu le bonheur d'arrêter ce périlleux voyage. Il a aperçu une mare desséchée, et, arrivant à son bord, il a vigoureusement saisi une forte branche de chêne, et est parvenu à maintenir l'aérostat pendant quelques instants, qui ont suffi à des hommes dévoués, qui l'avaient suivi à la course depuis quelques minutes, pour saisir les cordages de manœuvre attachés à l'aérostat, et l'amener au milieu de la mare.

« Immédiatement, cavalier et monture ont mis pied à terre, et le ballon a été dégonflé sans qu'on eût à déplorer le moindre accident.

« Les habitants de la localité sont accourus de toutes parts : M. Hubert, propriétaire du château la Grange-le Roi, était du nombre des personnes qui ont le plus puissamment contribué à faciliter la descente.

« Arrivé à Grisy, M. Poitevin et son joli cheval ont reçu le plus brillant accueil; toute la population était réunie. Il y avait fête et grand bal. Bon gré mal gré, M. Poitevin, monté sur son pégase, a dû entrer dans le bal et faire le tour de la salle. Ce n'est qu'à onze heures qu'il est parvenu à se soustraire à tant de démonstrations et à prendre la route de Paris.

Au sujet de ces exhibitions, un journal du soir fait les réflexions suivantes, dont on ne saurait contester la justesse.

« L'ascension tentée, hier, a eu la plus heureuse succès, et nous devons féliciter sincèrement M. Poitevin pour le courage et de sang-froid qu'il a montrés. Mais l'autorité devrait-elle permettre des expériences pour lesquelles toutes les précautions recommandées par la science n'ont pas été observées ?

« C'est une question que nous posons.

« Il appartient à l'Académie des sciences de donner au Gouvernement son avis motivé sur la convenance qu'il peut y avoir à autoriser des expériences aussi dangereuses, et qui, en définitive, ne peuvent avoir aucun résultat sérieux pour la science. » (Journal du Havre.)

UN MIRACLE RUE MONTORGUEIL.

Nous pensions que l'*Univers* en avait fini avec le miracle de la madone de Rimini. Grande était notre erreur ! L'adoration du journal religieux a passé, il est vrai, de la première à la quatrième page de ce journal et du premier Paris à l'annonce. Une annonce ? Oui ! vraiment, une annonce qui vous apprend en quel lieu et à quel prix vous pourrez vous procurer une copie de la merveilleuse image. Le but est louable, mais quel moyen ? Quoi ? C'est à cette page essentiellement irrévérencieuse que l'*Univers* ose aujourd'hui placer son miracle, Sacrilège ! Les yeux de la vierge de Rimini se sont ouverts à la première page de l'*Univers*, espérons qu'ils se sont baissés à la quatrième.

L'*Univers* indique à ses abonnés une adresse où l'on peut voir la copie authentique du tableau miraculeux de la madone de Rimini, dont plus de cent mille personnes ont vu les yeux se mouvoir dans les mois de mai et juin 1850. Il suffit d'aller, pour cela, au n° 9 de la rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice. Eh bien ! nous, nous offrons aux abonnés de l'*Univers* qui voudront bien se déranger, non pas la copie d'un miracle, mais l'original même d'un miracle bien plus extraordinaire encore que celui de Rimini. Il suffit, pour cela, d'aller au n° 65 de la rue Montorgueil.

Là, placée modestement dans une niche peu apparente, on peut voir la figure en cire de l'Africain saint Malcédone. Sa main porte un bouquet de fleurs bénites qu'il promène devant son visage. Chose prodigieuse ! chaque

fois que le bouquet passe devant la bouche entrouverte du saint, il montre trente-deux dents éclatantes de blancheur, qui, miracle adorable ! redeviennent toutes gâtées dès que le bouquet s'éloigne.

Mais, ce n'est pas tout. C'est ici que nous demandons à l'*Univers* de se prosterner avec nous. La madone de Rimini guérissait les paralytiques ; le saint Macédon de la rue Montorgueil produit des cures aussi belles et aussi rapides. Pour être guéri, il suffit aux malades d'entrer dans la maison dont la niche du saint surmonte la porte. Les personnes affectées de douleurs de dents en sortent immédiatement soulagées. (1)

Le spectacle de ce miracle attire, chaque jour, les pèlerins des rues voisines. Nous-mêmes, nous nous y sommes transportés, et nous avons vu de nos yeux.

Nous invitons l'*Univers* à se rendre, à son tour, rue Montorgueil, 65 et nous attendons son adhésion.

Nous comptons de plus que cette visite verra l'*Univers* à notre endroit, et qu'elle le délivrera de l'énorme dent qu'il a contre nous. (Evénement.)

PARTIE COMMERCIALE.

DEPECHE D'OUTRE MER du 25 octobre.

Eneas y Comp, 24 ballots tabac en feuille
1 machine en fer 1 caisse estensilles 400 demi-cuirs tannés.

Duplessis. 255 barrils beurre 3 caisse fromage holande 3 baucands fromages de grovere, 10 caises marchandises.

Lascasos e3 caises livres imprimés.

Sarran y Bernardbey 30 bordeleises vin

Quevedo 16 pipes vin

Huard 1 caisse livres imprimés

Gayraud 4 colis marchandises

Seottii y Mazzini 90 sacs pommes de terre, 38 sacs maïs

Crocker y Cop 20 tx Charbon de pierre

Dame Lawor 3 caisse parfumeries

Maricot 3 caisse marchadises

Entres à l'entrepot

Mr Gotuzzo 149 caisse vin

49 caisse salaisons

14 paniers Champagne

Mr Gonzales y Comp 2 caisse cigares

Quevedo 35 pipes vin

Mr Frias 5 Colis marchandises



MARINE.



ENTRÉES.—Du 25.

Mouillés hors du port.

Do faire de l'eau, la goelette française La Phanthere

Goelette anglaise Kete, venant de Patagonie consignataire M. S. Lafon, avec huano.

Sortie.

Rio Grande, brik goelette fremaine, Mercedes ci-devant anglais avec le nom de Elf

NAVIRES PRETS A PARTIR.

Ports du Brésil, brick anglais Village Girt.

Ports du Brésil, brick anglais Margareth.

Rio Grande, polacre française Ajax.

Bourbon, trois mats anglais Queen.

Rio Grande, brick goelette romain Mercedes.

Ports du Brésil, brick français Virginie.

EN CHARGE

POUR SAINT FRANCISCO. [CALIFORNIE.]

TOUCHANT A VALPARAISO.



Le beau trois mats français Georges, ayant déjà une partie de son chargement engagé; partira pour cette destination, sous le commandement du capitaine Tangui, le 25 novembre.

Ce navire, tout neuf et de marche supérieure offre toutes les commodités désirables pour un long voyage.

Pour fret et passage, s'adresser au capitaine à bord ou chez L. Sagory et Kunz, courtiers maritimes, rue des Missionnaires, n. 115

(1) Cette maison, comme on sait, est occupée par M. F..., le célèbre dentiste.

THEATRO.

NUOVA Y VARIADA FUNCION LIRICO MEXICA.

El Domingo 27 de octubre.

PRIMERA PARTE.

Sinfonia de la ópera *il nuovo figaro* à toda orquesta.—Cavatina de la ópera *Torquato Tasso*, del maestro Donizetti; *elle e spanto io l'ho perduta*, cantada por el Sr. D. Anjel Scotto.

Duo de la ópera *L'elisir d'amore*, de Adina y Dulcámara del maestro Donizetti, ejecutado por la señora Da-Dolores Hernandez y D. Anjel Linari.

SEGUNDA PARTE.

Gran sinfonia à toda orquesta, de la ópera *semiramide*.—Cavatina de la ópera *marino falliero*, del maestro Donizetti; *bell'ardir dei c'ngiurati*, cantada por el señor D. Anjel Scotto

Duo de la ópera *L'elisir d'amore*, del Sarjento y No-morino del maestro Donizetti, por la señorita Hernandez en traje de aldeano y el señor Linari.

TERCERA PARTE.

Wals de Strauss à toda orquesta.

Jucoso baile mímico en tres cuadros, titulado :

LA FLAUTA MAJICA.

Compuesto y dirigido por el coreógrafo y profesor de baile D. Francisco York.

Doncinada la parte mímica, el dicho señor York, ejecutará graciosas piezas de baile, acompañado de otro aficionado, al paso que nueve figuras en traje de aldeanos ejecutarán diferentes y divertidos grupos con areos adornados de flores.

La señorita Da. Dolores Hernandez, oriental, al aparecer por primera vez ante un público ilustrado como el de Montevideo, implora la protección de sus compatriotas y demás extranjeros; y espera recibir de su benevolencia una favorable acogida que la anime á seguir en el difícil arte del canto.

Precios los de costumbre.

Se empezará á las 8.

Las aposentadorias se venderán en la boletería del teatro desde el sábado.

AUX VRAIS AMIS DES FLEURS.

A Compter de ce jour on en trouvera tous, les jours et jusqu'à dix heures du soir, avec un très bel assortiment d'œuillets de toute couleur et des Roses excessivement belles, Rue du Sarandi n.293 295 et 297 en face du Cavildo ou l'on se charge aussi de confectionner de beaux bouquets á des prix réglés aux circonstances,

uncuisinierfrançais

Desire s'employer dans une maison bourgeoise ou hotel, il est très apte á son ouvrage, ayant été employé dans les premières maisons, et pouvant donner de bons repondans,

S'adresser au bureau du "Patriote".

EN VENTE.

Chez les libraires, et rue de las Camaras num. 148 á l'imprimerie du Patriote Français.

EMIGRATION ET COLONISATION

DANS

La Province brésilienne de Rio Grande-du Sud, la République Orientale de l'Uruguay et tout le bassin de la Plata.

Une brochure in-8º

PAR

M. ARSENE ISABELLE,

Ancien chancelier du Consulat-General de France, auteur du "Voyage á Buenos-Ayres et á Porto Alegre" de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

En vente.

Une chevre laitière, rue du RioNegro, num 200.

Avis Divers.

EDOUARD MARICOT

A l'honneur de prévenir MM. les souscripteurs à l'ouvrage intitulé *Révolution de Février de 1848* qu'il peuvent se présenter pour choisir leurs primes qui sont arrivées par l'Aristide et qui se composent.

1^o une pendule représentant l'archevêque de Paris mort sur les barricades

2^o une pendule représentant Jeanne d'Arc au siège d'Orléans

3^o une pendule représentant la sainte famille

4^o une pendule représentant un laboureur.

5^o une pendule dite œil de bœuf.

6^o un nécessaire pour homme.

L'ouvrage se composera de 36 ou 40 livraisons qui feront 4 beaux volumes ornés de 40 portraits en pied représentant les principaux personnages de cette époque dessinés par A. Lagache d'après nature et gravés sur acier par les premiers artistes.

Le prix de la souscription est de :

20 patacons l'ouvrage complet.

5 patacons le volume.

1 1/2 patacon la livraison.

Il reste encore quelques exemplaires pour ceux qui veulent souscrire, ils auront la même faveur que les premiers souscripteurs.

EN OUTRE

On prévient que dans le même magasin on vient de recevoir un élégant assortiment d'article de papeterie et de bureau, et aussi tout ce qui est nécessaires pour les artistes peintres et dessinateurs, le tout de bon goût et de première qualité.

Avis.

Avis aux amateurs du Tir de Pistolet.

M. Caussade a l'honneur de prévenir le public de Montevideo, et particulièrement MM les officiers d'infanterie comme ceux de la marine, qu'il vient de créer un nouveau TIR DE PISTOLET, rue de la Convention, N° 152, près du Lion d'Or, où ils trouveront à tout heure du jour, un assortiment de Pistolets des plus modernes et des meilleures fabriques.

Ils trouveront aussi dans le même local, que le propriétaire n'a rien négligé pour rendre des plus agréables et de plus décentes, toutes sortes de vins, liqueurs, bière, etc.

MONTRICHARD

Arrange les vieux chapeaux et blanchit dans toute la perfection, les chapeaux de paille.

S'adresser, rue de Juncal, n° 46.

AVIS.

Ceux qui veulent se soigner eux-mêmes trouveront en vente à la Chapellerie de Vailant frères, rue des Trente-Trois n° 88, les ouvrages suivants :

Histoire naturelle "de la santé et de la maladie" suivi du formulaire d'une nouvelle méthode de traitement hygiénique et curatif, par "F. V. Raspail" 2 vol. in 8° reliés.

Dictionnaire de la santé et des maladies ou la "médecine domestique par alphabet" par G. Grimaud de Caux, avec un atlas anatomique et un tableau de classification de "poisons et contrepoisons". Le tout en 1 vol. in 8° relié.

"Le Médecin de soi-même" et des autres, à l'aide de la médication de M. Raspail, par H. Dubois et Joubert, 1 petit vol. in - 32 relié.

"Le Pharmacien de soi-même," contenant plus de 750 recettes ou formules d'une exécution facile, par les mêmes, 1 petit vol. in 32 relié.

AVIS.

Une nourrice jeune et saine ayant perdu son enfant nouveau né, et demeurant entre le Cordon et la Aguada désirerait trouver un nourrisson.

S'adresser au bureau du Patriote.

Catalogue

DES LIVRES FRANÇAIS, RELIÉS,

NOUVELLEMENT ARRIVÉS DE PARIS

EN VENTE A DES PRIX MODÉRÉS,

Rue de las Camaras Nos. 41 et 43.

"Ambert" Esquisses historiques des différents corps de l'armée française, avec gravures in-folio demi rel. venu. 1 d.

"Perrot" Nouvel atlas du royaume de France, 2 id.

"Villeneuve" Métamorphoses d'Ovide, avec 144 gr. in-4° demi rel. chagr. 1 id.

"Philippoteaux" Le siècle de Napoleon. cartonne. 1 id.

LITTÉRATURE.

"De Girardin. De l'instruction publique en France. in-18 demi rel. maroq. 1 id.

"Delandine". des Ages héroïques, 1 id.

Id. de la Terreur, 1 id.

Id. de l'Empire, 1 id.

Id. de la Gaule, 1 id.

Id. Renaissance sociale 1 id.

Id. Conjurations 1 id.

Id. de la Restauration 1 id.

Id. du Consulat 1 id.

Id. du Christianisme sous la Tente 1 id.

En vente.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente à l'imprimerie du Patriote.

Les Peches Capitaux.

L'Orgueil.

Les Peches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mistères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mistères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais.

ENFEUILLETONS.

Le fils de l'Empereur.

Les Mistères de Sainte-Elene.

Le Sansonnet.

Hamard coiffeur, rue du 25 de mai, n. 129,

a l'honneur de prévenir les élégants de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier goût qu'il vendra au plus juste prix.

En vente.

LA CONSTITUTION

DE LA REPUBLIQUE FRANÇAISE

Promulguée par l'Assemblée nationale le 12 novembre 1848.

brochure en 32

Se vend à l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS

rue de las Camaras n° 148.

En vente.

Dans le magasin de comestibles de M. Auguste Despouy rue de Misiones n° 128 et 130, une partie de pommes-de-terre d'excellente qualité arrivées récemment des îles Canaries on trouvera également des saucissons d'Arles et infinités d'autres articles, de comestibles et boissons, à des prix modérés.

Avis

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Cochet,

Fabricant de billards,

Récemment arrive de France, il a l'honneur de prévenir le public qu'il a rapporté un assortiment complet de billards et tous les accessoires qui en dépendent, tels que billes, procèdes, marques, bleu, &c. &c. Il tient également un assortiment de bandes élastiques, métalliques, caoutchouc, lisières et autres de nouvelle invention. Il se charge de la réparation et de la confection des billards, on trouvera chez lui tout ce qu'il y a de plus moderne en ce genre.

Rue de Soriano, au coin de la rue de la Ciudadela, la deuxième rue à droite en sortant du marche principal, près les arcades de la passive.

CHARCUTERIE FRANÇAISE

ET

Orientale.

Le sieur Hebert Célestin, propriétaire de la Charcuterie située en face de l'hôpital français, a l'honneur de faire savoir aux amateurs de la bonne chère et du bon goût, qu'on trouve dans son Etablissement tous les articles ayant rapport à son état, et susceptibles de flatter les gastronomes les plus délicats.

On trouvera également deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, des gras doubles à la lyonnaise, des tripes à la mode de Caen, qu'on pourra manger dans l'établissement ou faire porter à domicile.

Le tout à des prix en rapport avec les circonstances.

SAUCISSONS D'ARLES ET DE BOULOGNE.

En vente dans le Magasin de comestibles de M. Auguste Despouy, rue des Missions n. 128.

LA SEMAINE

Le Journal LA SEMAINE a réalisé avec un succès croissant et bien mérité l'une des plus heureuses combinaisons de l'époque. Réunie dans un seul recueil, paraissant tous les 7 jours les faits intéressants la politique, l'économie sociale, les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce, les théâtres, et y joindre la littérature grave et légère, la poésie, la musique, des caricatures, des rébus, semblait chose presque impossible: cependant le problème a été résolu avec un rare bonheur.

Rien de plus spirituel et de plus piquant que l'article de la SEMAINE, intitulé LES SALONS DE PARIS. Il est confié à la plume du célèbre chroniqueur NICOLAS.

Nous nous faisons un devoir de recommander cette excellente publication et de rendre justice aux soins intelligents que sa nouvelle administration met à en perfectionner de plus en plus toutes les parties.

La modicité du prix de cet intéressant recueil le rend d'ailleurs accessible à toutes les bourses. 24 francs par an; 12 fr. pour 6 mois 9 fr. par trimestre.

BUREAUX À PARIS, RUE ST. ANNE 51 BIS.

Avis.

L'imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS est actuellement, rue de las Camaras, N° 148 au premier.

Imprimerie du Patriote, Rue de las Camaras, N. 148